



LABYRINTHE

Association Simone Romain Internationale
92 bis. Bd du Montparnasse - 75014 PARIS

N° 22 NOVEMBRE 1997

SOMMAIRE

Editorial

Préambule

par Germain FAJARDO

Psychothérapie : une violence à la violence
par Germain FAJARDO

Création et violence
par Jean GRIPPAY

Sentiment d'existence et violences
par Patrick BOLLE

Violences : exercice de tris
par Michel BESSON

Expérience de formation personnelle et réflexion sur les "violences" vécues dans le Romain
par René MILLIQUET, Jean-Luc ROGNON,
Oswald ROMANENS, Thomas VON AARBURG

Personnes âgées en institution - Les violences existentielles
par Monique ZAMBON

EDITORIAL

Durant ces derniers mois, nous avons reçu divers appels de personnes s'inquiétant parce que le numéro 22 de LABYRINTHE ne leur était pas encore parvenu. Le voici enfin ... avec un an de retard !

Nous présentons à tous les lecteurs et les abonnés nos excuses pour l'attente à laquelle ils ont été contraints. Sans vouloir justifier à tout prix cette dernière, quelques explications permettront de resituer les problèmes que rencontre la revue et d'envisager- nous l'espérons - sa parution ultérieure sur des bases renouvelées.

Au moment de publier ce numéro en novembre 1997, très peu d'articles étaient en effet parvenus à la rédaction, trop peu en tout cas pour proposer un ensemble cohérent. Conjoncture passagère ou signe d'une lassitude ? Les deux phénomènes ont sans doute joué. Toujours est-il que la question a interpellé le Conseil d'Administration d'ASRI qui a conclu à la nécessité d'une initiative nouvelle susceptible de relancer à la fois la réflexion sur les pratiques et le débat sur la Méthode Romain.

Un grand chantier s'est donc ouvert depuis un an autour du projet d'un livre sur la Méthode Romain qui semble répondre à un besoin ressenti par tous. Vous avez sans doute déjà reçu l'annonce de ce livre, prévu sous la forme d'un Hors-Série de LABYRINTHE à paraître en février 1999, c'est-à-dire au moment même des 25 ans de la création de l'Association Simonne Romain Internationale.

Cet ouvrage, intitulé

“La Méthode Romain - une démarche vers la mise en relation”

Rassemblera des articles - certains inédits ou parus dans des publications épuisées - écrits depuis 1960 par de nombreux chercheurs français ou étrangers, dont Simonne Romain, décédée en 1975.

La rédaction de ce livre qui, on s'en doute, a été l'occasion d'un énorme □□ travail - sous la direction de Germain Fajardo - pour réunir les écrits et les organiser a mobilisé beaucoup de temps et d'énergies au point de renvoyer au second plan les numéros pourtant ordinaires de Labyrinthe. Chacun comprendra cependant que, face à l'enjeu, la parution régulière de Labyrinthe se soit trouvée perturbée et décalée.

Pour ce numéro 22, nous avons décidé d'attendre la Journée d'Etudes du samedi 22 novembre 1997 afin de publier les interventions qui y seraient faites. Cette Journée, centrée autour du thème “VIOLENCES”, avait été annoncée ainsi:

“Plutôt que de la violence, parlons des violences des uns et des autres.”

“Les diverses formes que prend la violence en jouant aussi bien de la contrainte que de l'évitement interpellent notre propre idée d'éducation. Celle-ci n'est-elle pas un lieu privilégié d'échanges de violences - exercées et subies, explicites ou implicites - qui s'entrelacent aussi bien dans le tissu social de groupes à groupes et d'individus à individus qu'au sein de chacun ?”

Nous espérons que les textes présentés ici contribueront à clarifier les questionnements évoqués et à élargir les horizons de nos réponses à propos de réalités que nos sentiments d'impuissance conduisent bien souvent à envelopper d'une aura de mystère et d'inquiétude.

Michel BESSON

Préambule

Le thème de la violence est malheureusement d'actualité, d'une telle actualité, d'ailleurs, que je ne voudrais pas laisser passer l'occasion de nous justifier vis à vis de toutes ses victimes.

Face à la violence, qui sévit quotidiennement, de manière endémique non seulement en Afrique mais sur chaque continent et même à nos portes, une seule réponse, à mon avis : la dénonciation, et le militantisme, qui est une forme, violente, de partage.

Face aux violences, aux diverses formes que prend la violence chez les uns et les autres, entre les uns et les autres aussi bien qu'à l'intérieur de soi, nous proposons d'en débattre, de les dévisager, de les analyser afin de mieux les désigner, et pour cela, rien de mieux qu'un tri, que nous vivrons en groupe.

Après cela, nous serons plusieurs à prendre la parole et à ouvrir un dialogue à propos de nos violences personnelles, institutionnelles, communautaires. Souhaitons-nous un bon travail !

Germain FAJARDO
Président de
l'Association Simonne Romain Internationale

Psychothérapie : une violence à la violence

Commençons par le commencement : quand quelqu'un vient nous voir, c'est parce qu'il est dans un état de souffrance : maladie ? Incapacité temporaire ou définitive ? Situation d'échec ?... En ce moment peu importe, ce qui compte, c'est que cette personne souffre et toute souffrance, physique ou morale, réelle ou imaginaire, cruelle ou supportable, est une violence exercée à l'encontre d'une intégrité, d'un bien-être, d'une paix auxquels chacun devrait avoir droit.

L'hypocondrie est une maladie, la jalousie non ; et pourtant, dans un cas comme dans l'autre, nous nous trouvons face à un même sentiment douloureux et anxieux, parfois nostalgique d'une santé ou d'un amour perdus. Culpabilité, chagrin, désespoir, ou même une sensation diffuse de ne pas être fait pour le bonheur ... ce sont des souffrances qui méritent, selon certains, réparation, qui justifient, à mon sens, un essai thérapeutique.

Je viens d'opposer réparation et thérapie (je compte y revenir) car celle-ci n'a rien à voir avec le colmatage d'une brèche ou avarie, l'expiation d'une faute ou les dommages-intérêts versés à la victime ; ce sont là des tâches dévolues à la Justice, à la chirurgie plastique - à laquelle on a parfois recours "pour réparer des ans irréparable outrage" (comme disait l'autre) - ou à des religions bâties autour de dieux tyranniques et vengeurs. La psychothérapie est un processus d'évolution, de maturation, où les diverses composantes d'un état de souffrance interne seront métabolisées.

Ce processus peut commencer de manières diverses, il ne prendra sens qu'avec la destruction d'une organisation jusqu'alors inébranlable ; une organisation où les rôles étaient distribués et j'avais celui de victime, justicier ou pécheresse ; où chaque action avait un sens : "Elle a souri pour...", "C'est par ... qu'il ...", "Comme moi, je ..."; une organisation où tout était défini, et à ce propos, permettez-moi de citer Edmond Goblot : "La définition est un jugement qui a

pour sujet et pour attribut deux concepts équivalents".

De quelque manière qu'une psychothérapie ait commencé - dirais-je - un jour, le sol se dérobera sous les pieds de celui qui affirmait, persuadé comme chacun de nous du bien fondé de ses arguments, qui affirmait... quoi ? Peu importe, le fait est que par déflagration comme en psychanalyse ou par un travail de sape comme en Romain, l'intime conviction sur laquelle reposaient les échafaudages de notre imagination a été atteinte et menacée de s'écrouler. C'est le moment d'arrêter le processus dans un sauve-qui-peut piteux ou au contraire, de s'y laisser couler, ce qui ne va pas non plus sans violences ...

Je parlais de destruction d'une organisation dans laquelle, tel un navire par la banquise, un être né pour la liberté est saisi et figé ; et bien, cette déstructuration ne se fait pas du jour au lendemain ni par enchantement, elle est le résultat de multiples facteurs dont deux principalement reviennent au thérapeute : d'abord une forme de violence, résistance résolue et tenace contre laquelle vient se heurter la violence des autres ; puis une sorte de jeu, fait de parades et d'assauts telle l'escrime, qui mènent à la lumière... Violence du silence, mais aussi celle de l'intervention intempestive ; violence de la confrontation, mais aussi celle de la réponse déconcertante ; violence du constat, violence d'un espoir déçu, violences...

Je parlais aussi tout à l'heure du sol qui se dérobe sous nos pieds, d'échafaudages qui dégringolent, de fondations qui s'écroulent... tout cela, c'est de la violence, bien sûr, non pas celle de la parade et de l'attaque, pour reprendre l'image de l'escrime, mais celle de la délivrance ; et là, force est de constater que la liberté fait peur, et ce qui fait peur fait violence.

Peur du vide à la place de ce que l'on connaît jusqu'au rassasiement, peur de se trouver tout seul une fois libéré du carcan des dépendances, peur de soi dans un face à face sans merci, peur de sa propre violence.

Heureusement, avec tous ces ingrédients les choses ne se passent pas tout à fait ainsi et c'est excessivement rare qu'il y ait du sang sur les murs. C'est qu'une psychothérapie est aussi et surtout l'apprentissage, difficile et souvent douloureux, de la relation ; "...relation à soi, non à une image de soi - disions-nous il y a presque trente ans - mais à un moi concret et perpétuellement mouvant que nous appellerions *je* ; relation aux autres, tous susceptibles d'être un *je* différent à chaque instant ; relation aux objets concrets ou abstraits, protéiformes eux aussi dans la multiplicité des relations que nous pouvons

établir avec eux et entre eux..." relation aussi, ajouterai-je aujourd'hui, à l'animateur, au thérapeute, qui énonce la consigne, accueille nos réactions et comprend la quête qui nous meut.

C'est dans la relation que la violence prend sens et peut se comprendre, c'est dans la relation que l'aigreur d'une frustration aide à se structurer, c'est dans la relation que l'Esprit se manifeste. Or, une relation ne s'accorde pas : elle se crée, et toute création est affaire de violence.

Germain FAJARDO

Président de l'Association Simonne Romain
Internationale

Création et violence

Des expressions telles que : “je fus subjugué, paralysé, béat, sans voix, en extase devant cette œuvre”, expriment des effets d’une altération de la représentation du monde.

Dans cette situation de face à face à l’inconnu, à l’étrangeté, tant de l’œuvre que de l’être qui la découvre, ma représentation de la réalité est soumise à une force, une contrainte, une résistance qui interpellent un positionnement subjectif qui se situe entre refus et acceptation. Ce positionnement est relatif à mes critères d’appréciation. Mon système d’évaluation me permet de situer l’œuvre dans mon ordre hiérarchique de valeurs. Alors que l’œuvre m’invite, est provocation à me situer par rapport à d’autres systèmes de valeurs qui peuvent être forces conformantes me contraignant à adapter les critères d’appréciation et le jugement induit par la référence à une norme esthétique - force aussi qui dirige vers le ralliement à l’expression d’autrui.

Mon expression d’aujourd’hui, qui ne nie pas la violence brutale dont l’une des sources est le désir mimétique, tente de préciser la violence créative.

Denis de ROUGEMONT dans un ouvrage intitulé “PENSER AVEC LES MAINS”¹ exprime : “Tout acte créateur fait violence à un état de choses, qu’il s’agisse d’élever des blocs de pierre à la hauteur d’un cintre, de labourer la terre, ou d’écrire un ouvrage dont la nécessité n’est sentie que par l’auteur qui l’imposera. Tout acte créateur contient une menace pour l’homme qui l’ose”.

La création n’est pas signe de mimétisme puisqu’elle est émergence de l’inconnu, de l’inédit, d’une imagination qui dérange.

La création n’est-elle pas concrétisation de formes tant conceptuelles que matérielles ?

La création est signe de production d’un moment, d’une pensée, d’une représentation mentale, et aussi génération, conception d’un soi autre, celui de l’auteur qui crée et qui se crée dans son engagement génésique.

Dans l’acte créateur l’auteur est soumis à des forces, à des tensions, à des remises en cause d’équilibre qui favorisent l’émergence de signes qui ne sont pas récitation du déjà entendu ou vu mais qui, parfois même, à l’insu - ou non su - de l’auteur se révèlent à sa conscience.

Quelle est la voie, quelles sont les voies qui favorisent cette émergence de la création ?

Quels sont les signes d’une capacité d’acceptation de l’incohérence apparente entre la production d’hier et celle qui surgit ?

Quelle est l’incidence d’un désir de liberté d’être et de devenir auteur en rupture d’habitudes ?

Cette rupture d’habitudes, cette faille du connu, laisse parfois surgir un cri ; le cri de l’enfantement, cri d’une douleur, celle d’une déchirure d’une matrice conformante, résistante qui produit et reproduit plus qu’elle ne crée. Cette création - cri est signe de libération d’une violence contenue, signe d’opposition à d’autres violences qui altèrent une volonté d’assumer une originalité, une singularité.

Cette création - cri peut être aussi expression d’une force d’appel qui invite à partir, à quitter le lieu - des pères ou des pairs - pour s’engager sur le chemin qui va vers soi, vers cet autre, que l’appel invite à rencontrer...

Je crois que cet appel a deux origines. Une origine endogène tapie aux tréfonds de l’être, sorte de force instinctive qui animerait une volonté d’être, une volonté de devenir, et une force exogène qui invite aussi à se mettre en mouvement, qui invite à interroger l’ordre établi, qui invite à déranger.

Cette création - appel me paraît être une force de conjonction qui exerce son dynamisme dès que les conditions de sa stimulation, de sa fécondation, sont réunies.

Si la violence est l’expression d’une force, dans beaucoup de situations de violence il est relativement aisé de préciser les trois paramètres qui définissent cette force. Dans l’œuvre de création les forces en action me

¹ Ed. GALLIMARD, collection Idée, P. 206

paraissent plus difficiles à préciser. Comment définir un point d'application, une direction, une intensité - paramètres qui identifient une force - lorsque l'auteur est sous l'influence des forces créatives qui l'animent.

Je pense que dans ces états créatifs les points d'application des tensions ne peuvent être que diffus, les directions multiples et les intensités variables, comme en musique. Sous l'effet de ces forces une forme s'élabore, précise un espace et fait pression sur un autre espace, telle une digue qui comprime un flot, en le contraignant à une forme, et qui libère un espace que demeure sous la menace du recouvrement.

Cette menace du recouvrement - par analogie - n'est-elle pas celle de l'oubli ? Quelle est l'incidence du vouloir être dans la génération ? Ne vivons-nous pas dans ces espaces endigués, contenus, voire contraints, où nos actions et nos réactions sont induites par des édifices, souvent virtuels, qui exercent, à notre insu parfois, leur puissance leur violence ? Quelle est la place de la raison qui contrebat et ordonne la violence initiale et créatrice en lui assignant des limites ? Quelle énergie mobilisons-nous pour prendre, limiter, assumer les risques de débordements ?

La violence est souvent signe de réactions, expression (ex-pression) de rupture de digue, est aussi espace où des forces contraires s'exercent plus librement

L'engagement créatif invite à remonter à la source de la révolte où le refus et le consentement s'affrontent, où la singularité et l'universel s'éprouvent, où l'individu et l'histoire s'équilibrent dans une tension qui éveille à ce qui advient.

Dans cet éveil à ce qui advient, la vigilance, la disponibilité, la liberté me semblent en jeu ; d'un jeu, au sens mécanique, qui permet un mouvement entre les liaisons qui transmettent et qui transforment une énergie en une forme. Quelles liaisons articulons-nous entre les énergies et les formes que nous produisons ?

J'écris : La vigilance, la disponibilité la liberté me semblent en jeu, je crois aussi qu'elles

sont enjeux. Ces états d'être, en mouvement fluctuant, qui lient, *l'être* à sa *création* l'invitent à interroger sa relation au réel qu'il crée. Cette relation est soumise à des forces d'interpellation, de remise en cause des forces critiques, est aussi soumise à des violences transformantes d'états dans lesquels des relations à la perte et à l'abandon, à la séparation et à la rupture, au désir et à l'apathie sont violentées, bousculées.

Par sa création l'homme se crée, reconnaît une réalité et se reçoit *réalité*. Ces violences transformantes sont cure de relation, transformantes de liens tant à l'identité de l'être qu'à sa réalité.

Je considère la création animée d'une dynamique de transformation qui s'exerce sur l'homme. L'expression : "Je ne l'avais jamais perçu(e) ainsi" témoigne de ces forces en action.

La forme créée est statique mais les relations qu'elle induit sont en mouvement. L'acte perceptif est aussi soumis à des forces de transformation.

Création et Violence est le thème de ma réflexion que je souhaite conclure en citant un poète argentin, Aldo PELLEGRINI² qui écrit : "La poésie n'est rien d'autre que cette violente nécessité d'affirmer son être qui anime l'homme. Elle s'oppose à la volonté de ne pas être qui guide les foules domestiquées et à la volonté d'être par les autres qui se manifeste chez ceux qui exercent le pouvoir".

N'en est-il pas ainsi de toute création ?

Jean GRIPPAY

De l'Institut d'Education Motrice
La Grillonais – Basse Goulaine

² Dans « Poésie et Réalité » de Roberto Juaroz, collection « Terre e poésie », p.18

Sentiment d'existence et violences

La première interrogation fut de définir le sens de ce sentiment ; est-ce que je devais considérer le sentiment d'existence comme une conséquence d'expériences vécues qui contribuent à créer la personnalité ?

Ou devais-je considérer tous les contextes qui contribuent à nous interroger sur des réactions qui nous sont propres et qui, de fait, nous font prendre conscience que nous existons ?

Que peut être le sentiment d'existence ou que peuvent être les sentiments d'existence ? S'agit-il de la même chose ? Il me semble que tout au long de cette réflexion je passe indifféremment d'un concept à l'autre. Y a-t-il seulement une réelle différence ?

Tout d'abord définissons le terme "sentiment". D'après le petit Robert il peut s'agir d'une conscience plus ou moins claire, connaissance comportant des éléments affectifs et intuitifs ou bien d'un état affectif complexe, assez stable et durable, lié à des représentations. Elles sont, entre autres, celles construites par des échanges qu'ils soient interpersonnels ou le fruit de réflexions.

Le sentiment d'exister peut se "traduire" de diverses façons en fonction de ce que vit la personne et des interprétations qu'elle y appose. Exister, ou plutôt en avoir le sentiment, peut depuis les premiers jours de la vie se découvrir dans le regard sur soi d'une autre personne, de l'intérêt qu'elle nous porte, de se sentir reconnu et même entouré comme pour l'enfant qui se trouve dans l'attitude et les sentiments que sa mère lui porte. La personne n'est-elle pas cet individu confronté à la conscience présente d'être, et par là même au sentiment d'existence ?

Ce sentiment peut se traduire aussi par l'impression de se découvrir sous un autre aspect, différent de ce que nous connaissons de nous-même, avec des possibilités insoupçonnées, et savourer cette plénitude de l'être, jouissance d'un moment de communication avec le "vivant", instant durant lequel le temps n'a plus cet aspect

fuyant mais au contraire cet éternel calme où fatalement tout se modifie.

Lorsque le Moi est troublé, qu'il a perdu son intégrité, ce sentiment d'existence peut se trouver modifié, troublé, altéré ; apparaissent alors les complexes dans lesquels nous pouvons nous trouver confronté à toutes sortes de violences.

Sans pour autant adopter une approche qui se voudrait simpliste en ne retenant que l'aspect physique, et sans non plus l'écarter puisqu'elle peut en être la manifestation, considérons maintenant de façon plus générale "violences".

Il s'agit d'intégrer tout à la fois que le confluent dans lequel nous sommes se compose de ce que nous appellerons les productions, les objets catalyseurs et les réceptions de ces violences. En d'autres termes, celles que nous provoquons et que nous faisons subir aux autres, celles que nous concrétisons parce que nous en permettons l'existence, celles que nous subissons de notre entourage.

Depuis la vie in utero nous subissons des violences que nous qualifierons de contraintes, qu'elles soient du cadre (le fœtus doit faire sa place dans l'utérus maternel) de l'environnement qu'il soit sonore ou de dépendance (tout ce que la mère absorbe ou subit se retrouve partagé par le fœtus) et ceci jusqu'au jour mémorable de la naissance qui peut tout simplement être vécu comme une expropriation définitive (consentie ou non) avec toute la violence d'une telle mesure tant pour la mère (propriétaire des lieux) qui perd une partie d'elle, que pour le nouveau-né (locataire jusqu'alors). Pour lui, ce jour-là, un mouvement d'autonomie s'impose ; à commencer par l'équilibre thermique et nutritionnel pour lesquels le nouveau-né doit lutter. Les liens de dépendance commencent dès cet instant à s'effiloche.

Mais ces violences vécues malgré tout très souvent dans l'amour ne sont-elles pas indispensables pour que chaque être puisse se construire ?

Le sentiment d'existence premier est lié à la relation que le nouveau-né entretient avec sa mère. Il se construit par l'apprentissage de la séparation. Il existe par le lien de la rencontre et par le sentiment d'abandon, par le contact physique et la frustration de la distance, l'abondance et le sentiment de manque, par le plaisir et la peur, qui peuvent être vécus comme des moments de violence. L'enfant prend sa place et existe par la relation qu'il entretient avec son environnement, sa conscience d'exister n'est-elle pas opposée au fait de subir sans avoir de prises sur sa vie ? L'adolescent illustre de façon remarquable ce besoin de se confronter à l'ordre établi par la révolte et de se risquer avec exaltation dans une découverte de ses capacités par une affirmation passionnée.

Le sentiment d'existence peut sembler lié au mouvement que chaque personne tente de faire sien durant sa vie, en cherchant son évolution.

Cette mise en mouvement, toujours accompagnée de violences vécues, peut se caractériser de plusieurs façons :

- 1 Par la violence d'une prise de conscience qui va imposer une nouvelle écoute, une nouvelle relation à soi, une autre considération.

- 2 Par une accumulation de micro-violences qui vont confluer par les contraintes qu'elles suscitent en un mouvement, une quête de soi - ce mouvement lui-même ne se faisant que par des violences auto imposées, on se fait violence pour dépasser tel état d'être.

- 3 La loi, mais aussi l'ascèse, la déontologie, l'éthique qui peuvent se vivre comme des violences - devenues réalités d'un choix personnel, elles contribuent au mouvement, à la construction de l'être, à sa conscience et lui donnent un moyen d'exister.

Peut-on dire qu'entrer dans une relation, qu'elle soit amicale, professionnelle, familiale, ou avec soi ne se vit que par des passages où l'on est confronté à des violences ?

Ces violences sont celles de la confrontation, de la frustration, de l'aberration, de la convention, de l'indifférence, de la contradiction, de la remise en cause, de la distance entre notre Idéal du moi et ce que nous sommes ou plutôt ce que nous pensons

être, une représentation que nous avons de nous.

Ne sommes-nous pas confrontés parfois à ces violences que nous côtoyons lorsque nous constatons, par exemple, que ce qui nous paraissait simple au premier abord devient tout d'un coup d'une complexité inattendue et que nous en perdons tous nos moyens?

N'est-ce pas violent de constater que dans une procédure élaborée pour traiter un problème particulier nous nous reconnaissons tout d'un coup comme usant de cette procédure établie par le passé dans une toute autre situation et nous recevons cette révélation comme un poing dans la figure ?

Et quelle violence de découvrir, tout au contraire, que cette procédure mise en jeu ce jour est justement celle que nous avons refusé d'utiliser par des arguments non fondés dans d'autres situations antérieures? Celle-ci, aujourd'hui, est vécue sans a priori d'affect, elle se révèle naturellement alors que dans les situations antérieures, vécues dans la réalité du quotidien, ces situations analogiques sont teintées d'a priori affectifs, l'affect modifiant la façon d'envisager les choses et interdisant de pouvoir considérer certaines solutions comme possibles. Ne nous sommes-nous pas déjà découvert dans cette situation où nous étions dans l'impossibilité d'envisager autre chose que ce qui ne fonctionnait pas?

Quel sentiment d'existence peut-on éprouver lorsque nous réalisons que les sentiments que nous avons pour quelqu'un s'inversent tout d'un coup comme si le mirage s'estompait ?

L'éducation que l'on reçoit de ses parents et les liens qui sont tissés entraînent un fonctionnement, pour l'enfant devenu adulte, qui à bien des égards peut manifester des violences ou des comportements difficiles à contrôler ou à comprendre. Pour Maurice BELLET *"Cette violence primitive... est tellement archaïque,... c'est avant l'œdipe ; c'est dans le rapport à la toute-puissance parentale, c'est dans la naissance, en amont même."*

Constater qu'un échange peut devenir un dialogue de sourds, avoir le sentiment de ne pas être écouté ou compris, se sentir seul peut aussi contribuer à des violences.

Que dire du non-dit, qui dans bien des cas, éclate au grand jour avec violence!

Face à des violences comme la suspicion que nous sommes amenés à souffrir ou les pressions dont nous sommes souvent l'objet, quel sentiment d'existence en découle ?

Pour Maurice BELLET encore, ce sentiment est lié à la culpabilité du péché originel, qui pour lui est *"très précisément cette faute adamique qui consiste à douter de la bonté de Dieu, c'est-à-dire déjà à glisser dans l'illusion de la faute d'exister."*³

Ces violences vécues entraînent des sentiments d'existence, ces sentiments font peu à peu place à une conscience d'être, cette conscience d'être se concrétise par un choix, un engagement. Mais pour cette traversée, sommes-nous assez forts ? Quelle mesure sommes-nous capables d'accepter ? Quel est le minimum requis pour nous mettre en mouvement et quel est le maximum acceptable avant de basculer dans un comportement qui peut s'avérer irrémédiable ? L'acte suicidaire, pour ne prendre que ce cas, est un acte ultime et désespéré par lequel seule la suprême violence sur soi et envers les autres paraît être l'issue, peut-être pouvons-nous, par un sentiment d'existence confus, nous y sentir acculé. Le sentiment d'existence ne passe-t-il pas néanmoins par le sentiment d'être abandonné, seul face à l'inconnu ? Mais comment ne pas douter, puisque Jésus lui-même dans ses derniers instants se sentit abandonné par son père!⁴

Toute crise est violence pour celui qui la vit mais impérativement une nouvelle construction émerge de ce vécu.

Cet engagement source de nouvelles violences par le choix qu'il impose et la détermination qu'il sous-entend pourrait paraître parfois un choix masochiste mais en y regardant de plus près il s'avère que le non-choix ou le non-engagement restent probablement une source de violences tout aussi importante par cette volonté de non-affirmation

Ces violences peuvent produire un sentiment de culpabilité d'être et Maurice BELLET écrit à ce sujet : *"cette violence s'exerce en l'homme comme la faute d'exister ; culpabilisation sans issue, bien autre que morale, et d'abord inconsciente."*⁵ Pour que cette culpabilité d'être cesse, il ajoute qu'il faudrait lui opposer une violence encore plus grande et constater que cette violence écrasante est en nous comme puissance de s'en délivrer. Il continue par ces mots : *Il faudrait que ce soit amour. N'avoir plus peur de ce qui émerge en soi, et qui paraît capable de tout détruire*⁶ ... *La traversée veut l'actuel, elle veut la création, elle veut que l'homme ici et maintenant se constitue en son humanité*⁷.

Patrick BOLLE
de l'Institut Simonne Ramain

³ Id. P.65

⁴ Matthieu 27, 46

⁵ Idem p.57

⁶ « Le lieu perdu » Maurice Bellet p.57

⁷ Idem p.62

“Violences”

Les lectures des journaux comme les réflexions que nous pouvons entendre au long de nos journées nous apportent de nombreuses informations devant lesquelles nous avons à confronter nos opinions. Ce qui pouvait paraître simple à première vue devient parfois très complexe à partir du moment où nous percevons que notre point de vue initial nous empêchait d'envisager d'autres points de vue pour le moins aussi sensés

Exercice de tri

Cet exercice a été proposé aux participants des Journées d'Etudes de l'Association Simone Ramin Internationale qui ont eu lieu en novembre 1997. Nous suggérons aux lecteurs de prendre le temps de réaliser cet exercice en petits groupes de préférence, sinon individuellement.

L'exercice consiste à trier chacune des deux séries de textes qui suivent, d'abord selon le premier critère, puis selon le second, enfin selon le troisième ; la première série de textes est composée entièrement d'extraits d'articles de journaux, la seconde de courtes phrases pouvant être entendues au long des journées de chacun, mais généralement citées hors d'un contexte particulier.

Il est recommandé de prendre une décision de tri à propos d'un extrait ou d'une expression avant de passer aux suivants, même si les réflexions issues de la suite du travail doivent amener à reconsidérer parfois certains tris déjà réalisés.

Premier tri : - violences sur un groupe
- violences sur une personne
- violence sur soi.

Deuxième tri : - violence au nom d'une satisfaction
- violence au nom d'une loi ou d'une règle morale
- violence au nom d'un projet.

Troisième tri : - violence inadmissible
- violence tolérable
- violence utile.

Première série

1- Amnesty International revient sur l'attaque du 8 septembre d'un foyer de jeunes du village de Djinabar. Quatre enfants ont été abattus, d'autres blessés. Les maquisards reprochaient aux jeunes de danser ; quant à eux, ils luttent pour l'indépendance de la Casamance...

(Libération, vendredi 28 septembre 1997, page 9)

2 -Incendie en Indonésie.

Devant l'ampleur des dégâts, les pays concernés, tous membres de l'Asean (l'Association des nations du Sud-Est asiatique), unissent leurs efforts pour lutter contre cette catastrophe écologique sans précédent en Asie du Sud-est....En attendant une coordination efficace, le nuage de fumée continue à se répandre sans que rien ne puisse l'arrêter.

(Libération, vendredi 28 septembre 1997, page 8)

3 - Le Gouvernement Blair a présenté hier un plan très dur contre la délinquance juvénile, comprenant l'imposition de couvre-feux et d'amendes pour les parents qui ne surveillent pas leurs enfants. Jack Straw, le ministre de l'intérieur, a expliqué qu'il fallait "rompre avec la culture de la mauvaise excuse" qui fait dire aux parents qu'ils ne peuvent pas contrôler leurs enfants... "Ce que je veux changer, c'est la culture dans laquelle ces enfants sont élevés, mais aussi la culture de l'application des peines".

(Libération, vendredi 28 septembre 1997, page 11)

4 - Pierre Huon, 72 ans, matricule 495 à la Ddass, catégorie "orphelin", peut légalement consulter son dossier 50 ans après sa majorité. A 12 ans, Pierre découvre qu'il a une sœur, deux frères, une grand-mère, des oncles, des tantes. L'une d'entre elles, veuve de guerre, habitait à Toulouse. Pierre Huon raconte: "Elle est venue me chercher un dimanche, j'ai pris le train pour la première fois. A Toulouse, elle m'a habillé de pied en cap, elle a mis la valise de l'Assistance Publique à la poubelle. Ça a été le bonheur." Il a duré huit mois. La tante avait un amant, un communiste, qu'elle recevait chez elle... A 70 ans, il a découvert pourquoi il est retourné

à l'orphelinat. La lettre a trois pages, elle dénonce "cette femme aux mœurs légères", qui vit en concubinage avec "un homme plus jeune qu'elle et sans moralité". La lettre est signée par "un groupe de voisins qui témoigneront s'il est utile.

(Libération, samedi 8 et dimanche 9 novembre 1997, page 15)

5 - Pierre Cherruau, a enquêté sur les "enfants perdus de Roubaix" et ceux qui s'efforcent de les aider : Ali, militant associatif, dit : "On voudrait nous faire croire que nous sommes des Français à part entière. Nous sommes des Français entièrement à part. Vrai que cette ville est un laboratoire, mais un laboratoire dont nous sommes les insectes."

(Le Monde, dimanche 16-lundi 17 novembre 1997, page 1)

6 - Le pyromane du Jura condamné à douze ans de prison.

Son défenseur : "On vous a dit de lui, comme on déverse une brouette, qu'il ne voyait rien et ne comprenait rien !", fulminait l'avocat en dénonçant l'attitude d'un psychiatre qui avait qualifié Raffin comme "un rien dans lequel il n'y a rien".

(Le Monde, dimanche 16-lundi 17 novembre 1997, page 8)

7 - Quand elles possèdent un diplôme égal, les femmes n'ont pas la même carrière professionnelle que les hommes, qu'il s'agisse de l'accès au marché du travail, du type d'emploi, du contrat de travail ou du déroulement de carrière...

Toutefois, indique le rapport, pour les titulaires de formations de troisième cycle de l'enseignement supérieur, "les univers professionnels auxquels se destinent les jeunes hommes et les jeunes femmes sont beaucoup plus proches". Mais, quelques années après, on observe des écarts significatifs dans le déroulement de carrière.

Cette fois, ce sont les événements d'ordre privé qui jouent un rôle de frein dans la carrière des femmes. Seules celles qui restent célibataires et sans enfant font une carrière similaire à leurs collègues masculins.

(Le Monde, dimanche 16-lundi 17 novembre 1997, page 28)

8 - Les principales chaînes de télévision vont diffuser, à partir de cette semaine, dix très courts métrages d'horreur.

Ames sensibles, ne pas s'abstenir. Car l'horreur en question est celle des mines antipersonnelles, qui mutilent ou tuent une personne toutes les vingt minutes dans le monde... "Sur une chaîne familiale, on ne peut imposer cela en début de soirée", explique-t-on à TF1 où l'on a choisi de reléguer ces sujets "très difficiles", "à l'issue de la deuxième partie de soirée", c'est-à-dire entre 0h45 et 1h15...

(Libération, mardi 18 novembre 1997, page 4)

9 - Dans la petite communauté des 1927 somaliens d'Aarhus (Danemark), aucun n'a d'emploi. "Mais on ne manque de rien. du berceau au tombeau, ils nous donneront de quoi bien vivre. Mais une chance, une toute petite chance, je ne l'aurais jamais ici", dit Judith.

(Libération, mardi 18 novembre 1997, page 8) □

Deuxième série

1 - En classe :

"Tu raconteras ta visite à Rome l'année prochaine ; ce n'est pas au programme de cette année."

2 - "Certes, ce n'est pas l'appareil que vous avez commandé ! Mais il est excellent et je vous l'ai obtenu pour le même prix ; cela a été difficile car il est très demandé !"

3 - "Je suis très heureuse d'avoir noté dans mon C.V. que mes enfants sont déjà grands. Je suis sûre que ça m'a permis d'être embauchée."

4 - "Ce n'est pas possible de ne pas aimer ce film. Il est génial."

5 - Dans le bus, une dame âgée monte. Une mère à son fils, 10 ans : "Lève-toi pour céder ta place."

6 - "Ce serait vraiment impardonnable que nous ne soyons pas présents à cette réunion. Moi, malheureusement, je ne suis pas disponible ce jour-là."

7 - "Je viens de donner une bonne pièce à ce jeune mendiant, et le voilà maintenant au bistrot !"

8 - "Puisque tu le savais, pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était le changement d'heure, au lieu de me laisser courir à la gare ?"

- "Je croyais que tu voulais partir tôt. Je ne voulais pas être indiscret."

9 - "Qu'est-ce que j'ai docteur?" - "Ne vous en faites pas; prenez ces médicaments et revenez me voir dans un mois".

10 - Un formateur parle, explique, puis pose une question au groupe. Aucun participant ne répond ni ne manifeste le désir de répondre.

11 - "Vous avez les capacités pour poursuivre en section scientifique. Je ne peux pas accepter votre demande de changer d'orientation."

12 - "Papa, sois gentil, laisse-moi regarder le film."

Expérience de formation personnelle et réflexion sur les « violences » vécues dans le Romain

Nicolas occupe la fonction de maître d'atelier protégé de production (CAT) à la SGIPA. La plupart des ouvrières et ouvriers mentalement handicapés avec lesquels il travaille ont bénéficié de l'apport de la Méthode Romain durant leur formation professionnelle, d'où son intérêt à mieux la connaître.

Il entre donc dans le processus Romain sans trop savoir de quoi il s'agit et sans être conscient de la différence entre la formation personnelle qu'il va vivre et la formation pédagogique qui pourrait lui permettre ultérieurement de devenir à son tour animateur. Peut-être s'attend-il à recevoir un certain nombre de recettes qui l'aideront dans son travail pédagogique.

Il est bien loin de se douter de l'occasion qui lui est offerte de se confronter à lui-même et aux autres durant les sessions qui vont suivre.

Nicolas ne sait pas encore que ses certitudes et ses habitudes de pensée vont être ébranlées. Son fonctionnement, qu'il croit adéquat la plupart du temps, sera souvent et parfois profondément remis en cause. Il ira à la rencontre de lui-même s'il accepte l'idée qu'il peut changer.

1. Travail en groupe

Cette formation se déroule dans le cadre de l'institution et Nicolas se retrouve avec des collègues de travail. Dans ces circonstances particulières, leur présence tantôt le dérange, tantôt le rassure. Sous leur regard, il devra agir, vivre ses émotions, les gérer tant bien que mal et accepter les leurs. Par moments, il regrette de ne pas se trouver avec des inconnus. Au fil des exercices et des réactions que ces derniers suscitent, Nicolas découvre chacun de ses collègues sous un aspect qui lui était plus ou moins inconnu. Les rôles habituels des uns et des autres s'en trouvent ébranlés et déstabilisants pour lui-même et probablement pour chacun.

2. La consigne

L'animateur donne l'énoncé de la consigne à l'ensemble du groupe.... Nicolas est décontenancé par l'originalité de l'exercice et par le nombre d'indications dont il faudra tenir compte pour le réaliser. Il ne parvient pas à retenir tous les éléments et les mélange entre eux. Il devra faire plus attention lorsque l'animateur répétera la consigne. C'est alors qu'il entend un « allez-y » fatidique ! Dès lors, il doit assumer de ne pas avoir bien compris ce qui est demandé, tenter de maîtriser ses réactions d'évitement provoquées par son incertitude ou sa difficulté à faire face à une situation inhabituelle... D'autres se trouvent aussi en difficulté et l'animateur demande aux participants de reformuler ensemble les différents éléments de la consigne.

Nicolas ne veut pas se laisser piéger par la consigne suivante : il en écoute l'énoncé et se surprend à tricher en inscrivant, discrètement croit-il, quelques annotations qui lui permettront de se repérer. L'animateur s'en rend compte, s'approche et lui demande au vu et au su du groupe de ne pas prendre de notes mais de se contenter des explications verbales qu'il donne. Nicolas éprouve alors un sentiment de honte.

L'énoncé d'une consigne peut paraître tellement surprenant que d'aucuns doutent dans un premier temps que la réalisation de l'exercice soit possible. L'animateur veille à ce qu'il n'y ait pas d'ambiguïté à ce sujet, ce qui permet à chacun de se raccrocher à cette certitude.

3. Prendre le risque de commencer le travail

Maintenant, il s'agit de se mettre au travail : échanges interrogatifs, discrets ou non, entre les membres du groupe : effet de surprise, soupirs, désapprobation, étonnement ... Cependant, certains semblent avoir compris la consigne et commencent l'exercice. Frustration personnelle pour Nicolas : doit-il lancer un regard noir ou suppliant à l'animateur, chercher le piège éventuel (qui n'existe pourtant pas en Romain), s'en

prendre peut-être à la consigne elle-même qui lui paraît mal énoncée ou, pourquoi pas, au matériel qu'à l'instant il juge inadéquat : les ciseaux qui coupent mal, le papier adhésif qui colle trop, le fil de fer pas assez malléable...

C'est un moment fort et décisif où l'expression « se faire violence » prend toute sa signification : Nicolas va-t-il ou non se lancer dans la réalisation de l'exercice ? A-t-il le droit de ne rien faire ?

4. Etre confronté à soi durant l'exercice

N'assumant pas son envie de quitter la salle et après avoir retourné la consigne dans tous les sens, Nicolas se met au travail. Son voisin de gauche semble à l'aise et détendu, celui de droite apparemment aussi, mais ils ne font pas la même chose ! Lequel se trompe ? Et s'ils se trompaient les deux ? Voilà Nicolas à nouveau plongé dans une grande perplexité. Pourtant, la tâche ne paraît pas si compliquée que cela. Réflexion, tâtonnement, essais, erreurs : il demande une gomme pour effacer des traits mal placés, l'animateur lui répond que l'on n'utilise pas de gomme en Romain. Nouveau coup dur ! Il se souvient alors que la correction peut se faire au moyen d'un crayon de couleur, cependant, la "faute" reste visible et c'est difficile à assumer.

Suit une séance de mouvements. Pour le premier exercice, il s'agit, tout en marchant, de frapper une balle au sol selon des consignes bien précises. L'interprétation personnelle de chacun n'étant pas la même, quelques remarques fusent. La charge émotionnelle du groupe monte : Nicolas est pris d'une envie irrésistible de rire et n'ose plus regarder ses collègues tentant difficilement de se contrôler. En le croisant, un participant s'aperçoit de la situation, lui adresse un clin d'œil au passage et c'est un fou rire contagieux. Nicolas songe à quitter la salle mais l'animateur lui demande de rester avec le groupe et ainsi d'assumer comme il peut ce qui se passe. Jamais Nicolas n'aurait imaginé vivre une telle expérience.

D'autres exercices mobilisent le groupe autour d'un travail commun : à nouveau, l'interprétation de la consigne varie d'un participant à l'autre mais, cette fois, il s'agit de se mettre tous d'accord avant de

commencer. Échanges parfois véhéments : qui a tort, qui a raison ? L'un ou l'autre défend son idée avec force, sans tenir compte de points de vue différents. N'ayant pas une idée très claire de la tâche à réaliser, Nicolas se tient quelque peu en retrait, attendant qu'un accord surgisse. Durant de longues heures, le groupe tente de percer le mystère du « crabe » puisque c'est de cet exercice dont il s'agit. Sentiments bien mélangés à vivre tout au long de l'exercice : frustration, agacement, découragement, espoir, rejet de l'animateur ou de ceux qui prennent trop de place, etc.

5. Trouver son propre cheminement

Nicolas commence à comprendre qu'il doit se débrouiller seul malgré ses incertitudes, il prend conscience que sa réussite de l'exercice devient illusoire. Son attention se relâche. Regards autour de lui: il n'est apparemment pas le seul en situation difficile. Cela le rassure un peu...

6. Etre confronté à ses propres réussites et échecs

Après cette première expérience, Nicolas se sent déstabilisé et dévalorisé. A peine a-t-il le temps de reprendre ses esprits que l'animateur passe déjà à l'exercice suivant. Peut-être, s'agit-il cette fois d'un labyrinthe où il est question de points de repère, de traits d'un carreau, de nord, nord-est... N'ayant pas encore compris que la réussite de l'exercice n'est pas l'objectif poursuivi par le Romain, Nicolas se permet quelques secondes d'autosatisfaction car il est arrivé au terme de la tâche sans trop de peine...

La variété des exercices proposés le place tantôt en situation d'échec, tantôt en situation de réussite, l'obligeant à une adaptation constante qu'il est seul à pouvoir gérer avec toutes les interrogations, les doutes et parfois l'étonnement que cela suppose.

7. Etre confronté aux réussites et échecs des autres participants

Les exercices se succédant, Nicolas prend peu à peu conscience qu'il est aussi mal à l'aise face aux réussites qu'aux échecs des autres. En difficulté, il n'ose pas demander d'aide. Tiens, Jacques se plante complètement; ne supportant pas de voir son

camarade dans cette situation, voilà Nicolas en train de lui expliquer sa marche à suivre. Comme Jacques ne semble pas comprendre ses indications, Nicolas se saisit de son travail pour le faire à sa place. Intervention de l'animateur qui pense que Jacques peut se débrouiller seul.

8. Etre confronté à la limite du temps

Au travers des séances, Nicolas prend conscience du temps qui passe, tantôt trop lentement, tantôt trop rapidement à son gré. Les sentiments qu'il éprouve lorsque l'animateur signale la fin d'un exercice peuvent aller du soulagement à l'indifférence, en passant par la frustration de ne pas avoir pu terminer l'exercice et d'apprendre qu'il n'aura pas l'occasion de l'achever ultérieurement. Idée peu supportable, sentiment d'échec personnel à vivre et conclusions à tirer de cette nouvelle expérience.

9. Apprendre à estimer soi-même son travail et son évolution

Contrairement à ce que Nicolas a vécu jusqu'alors, l'animateur ne juge pas son travail en le sanctionnant par exemple par une note ou une critique personnelle, cette attitude inhabituelle le déstabilise. Nicolas est seul face à lui-même. L'occasion lui est ainsi offerte de réfléchir sur sa propre démarche, de se questionner sur les moyens qu'il s'est donnés pour réaliser l'exercice, de prendre petit à petit conscience de ses capacités et de ses manques et de la manière dont il gère ses émotions. C'est exigeant et souvent bouleversant.

10. Se passer de l'aide de l'animateur

L'animateur, perçoit-il le désarroi de certains participants qui se trouvent en difficulté ? Pourquoi ne leur donne-t-il pas les explications qui, à leurs yeux, leur seraient tant utiles ? Pourquoi, lorsqu'ils réussissent un exercice, ne sont-ils pas chaleureusement félicités ? Pourtant, Nicolas sent l'animateur attentif et présent à tout ce qui se passe. Serait-il indifférent à ce qui lui arrive ? Bien que l'animateur n'en laisse rien paraître, ne porte-t-il pas un jugement sur les capacités des uns et des autres ? Parfois, il s'approche

de Nicolas, le questionne, le remet face à la tâche sans pour autant lui donner la marche à suivre dont il estime avoir grand besoin pour «réussir».

Au fil du temps et des expériences vécues, certains prennent conscience que cette «distance affective» de l'animateur leur permet de se prendre réellement en charge.

11. Bilan d'un exercice avec l'animateur

A cette occasion, Nicolas peut exprimer oralement au groupe et à l'animateur ce qu'il a vécu lors de l'exercice: la réflexion qu'il a conduite, les hypothèses de solutions qui se sont avérées justes ou fausses, le cheminement qu'il a suivi, ses doutes, ses réussites... Il parvient aussi à dire combien il était tenté de prendre des notes pour se souvenir de la consigne, de son envie de tricher à certains moments en copiant sur son voisin de gauche ou, au contraire, de cacher son travail afin que celui de droite ne puisse pas profiter de sa démarche.

Lors de cet échange, Nicolas vit ses émotions et celles des autres. Il prend conscience de ses possibilités et de ses limites. Il réalise que l'exercice n'est qu'un support à une expérience personnelle et que le résultat, en tant que tel, n'est pas l'objectif recherché.

12. Pauses

L'exercice est terminé et il devrait être enfin l'heure de la pause. Nicolas s'étonne, et il n'est pas le seul, lorsque l'animateur énonce une nouvelle consigne. Un participant se hasarde à poser la question : «On ne s'arrête pas un moment ?». Nicolas et ses collègues apprennent alors qu'il n'y a pas de pause programmée en Ramain. Étonnement, frustration et soupirs !

L'animateur n'a cependant pas interdit à quiconque d'interrompre son travail et de s'octroyer un moment de répit. C'est vrai, pense Nicolas: « Nous n'avons pas tous les mêmes besoins au même moment et j'ai le droit de m'interrompre même en cours d'exercice si j'en ressens l'envie. »

Conclusions :

Au cours de cette formation, les participants ont été confrontés à eux-mêmes, leurs certitudes ont été ébranlées et leur fonctionnement remis en cause. Nicolas et ses collègues se sont battus chacun contre ses habitudes personnelles de fonctionnement, ses blocages, frustrations et difficultés.

Nicolas a tenté de faire face avec ses propres ressources et un authentique engagement

personnel et, comme il le dit : «C'est une expérience parfois violente dont on ne sort pas indemne!»

René Milliquet,
Jean-Luc Rognon
Oswald Romanens
Thomas von Aarburg,
SGIPA / Genève

Personnes âgées en institution

Les violences existentielles

...sans bleus du corps mais ô combien de bleus à l'âme !

Quand on parle de la violence, chacun visualise la violence physique qui donne des bleus au corps.

Rares sont ceux capables de "sentir" la violence faite à la personne âgée qui "entre" en institution : un être fatigué se sépare de l'environnement qui fut longtemps le sien pour aller dans un lieu imposé, un ailleurs, un "en-bout-de-vie" avant un "au-delà de la vie". Mais tant qu'il y a un souffle de vie il y a de l'espoir.

Espoir... que vivre ces pertes et ces abandons tout en restant entier, apporte une plénitude de vie.

Tout dépendra de l'importance des blessures anciennes qui ont été réveillées par la violence inhérente à cette "perte de chez soi" car toute séparation nous renvoie au passé, aux blessures et aux fragilités de l'enfance.

Plus rares sont ceux qui pensent aux violences spirituelles. Pourtant depuis le début de notre existence elles nous donnent des bleus à l'âme.

Compter le nombre de soignants qui détectent les bleus à l'âme infligés à la personne âgée durant son séjour dans une institution est révélateur de cet état d'esprit. (Un sur trois, un sur quatre ?).

Par notre comportement de soignant la personne âgée donne un sens à sa vie et existe. De nombreux secrets enfouis de son vécu seront réactivés par le regard, la voix, les gestes du soignant.

Or nous nous comportons le plus souvent sur le mode réactionnel. Dans ce cas, sciemment ou non, nous faisons violence à la personne âgée et, au-delà, à sa famille et... à nous-mêmes. Savoir percevoir cette violence, notamment à "nous-même", est primordial car sans cela il n'y a pas d'avancée possible de notre savoir-être.

D'ordinaire "on n'y pense pas" à cette violence inapparente, mais chacun stocke en

vrac dans sa mémoire des exemples vus ou vécus.

Je me suis efforcée de ranger mes exemples par catégories tout en sachant que les passerelles sont nombreuses entre celles-ci : pris dans notre globalité nous sommes des êtres bio-psycho-socio-culturels.

Je vous livre mes exemples, à bâtons rompus...

Des violences spirituelles

* Quand nous visitons une institution nous sentons une odeur âcre qui, d'entrée, nous fait violence en réveillant la peur de notre devenir.

Il en est de même pour la personne âgée qui "rentre" et surtout pour sa famille... qui se culpabilise de placer son parent en institution. Il faut donc faire attention aux odeurs qui règnent dans le hall d'accueil et utiliser quotidiennement le papier d'Arménie ou tout autre moyen adapté.

* La famille accepte d'avoir à apporter sa contribution au paiement du "prix de journée", toujours supérieur aux possibilités d'une pension de retraite. Mais contribuer, mois après mois, lui impose des sacrifices, lui interdit d'être plus large dans l'aide aux enfants, provoque des accrochages entre enfants... lui fait violence. Et ce à cause d'un parent qui, souvent, ne les reconnaît plus!

Le comportement de la famille face à son parent va s'en ressentir. Or tout être humain a besoin de se sentir relié, reconnu, confirmé par des personnes significatives. Si la personne âgée est délaissée par sa famille, elle ressasse son amertume, ressent de la violence et n'a plus envie d'exister : « Toute une vie de labeur et de dévouement pour en arriver là ! ».

* Plus violent encore, est le cas de la personne âgée placée par sa famille sans y

être préparée ou sans avoir donné son consentement.

Du jour au lendemain, elle se trouve loin de son village, de sa rue, de ses voisins, de ses amis, de son animal préféré... Elle doit faire le deuil de toutes ces pertes en même temps.

Dans ce cadre, souvent, elle va fixer son aigreur sur le soignant qui représentera l'opresseur. Toute action de soin deviendra pour elle une "agression caractérisée".

* Lorsqu'une personne est agressive, elle est vite cataloguée comme pensionnaire "casse-pieds". Or, il y a souvent des raisons qui sous-tendent l'agressivité : nous devons chercher avec la Résidente la cause de son agressivité, afin de comprendre son attitude. De même, il est important de connaître son vécu, car nos mots peuvent provoquer des maux.

C'est par exemple le cas d'une personne qui lors d'un soin entend le mot "suicide" émerger d'une conversation entre deux soignants. Ce mot réveille une blessure profonde : son fils chéri s'est jadis suicidé et cette mort, bien sûr, lui a fait violence. Nous avons involontairement rouvert la blessure.

Résultat : la personne nous frappe sans qu'on comprenne la cause de son comportement.

La colère est un comportement écran : elle permet de cacher ce qui est touché en nous et que nous ne voulons pas voir.

* Respecter la personne telle qu'elle est, ne pas confondre le comportement et l'être.

Combattre notre tendance à étiqueter la personne comme "curieuse": elle présente un comportement curieux, hérité de son éducation et de ses expériences de vie, mais son être n'est pas curieux dans sa globalité !

* Lors d'une activité, féliciter un résident, le valoriser pour ce qu'il a réalisé, caresse son "moi" narcissique. .. mais est une violence pour les autres participants.

Faire attention de ne pas faire violence à l'autre, celui qui dans le groupe voulait faire mais n'a que partiellement réussi vu son handicap. La solution consiste à valoriser

globalement tout le groupe et chaque membre individuellement, seul à seul.

* Motiver la personne âgée à avoir des projets: le temps qu'elle vit n'est pas vide, elle est capable d'apprendre.

* Respecter le prénom de la personne, sans diminutif. C'est son identité. Il ne change jamais même si la situation change : mariage, divorce, veuvage, etc. Il ne change que si la personne, par choix, le décide.

* Respecter les désirs de la personne d'être vouvoyée ou tutoyée. Le vouvoiement est de règle mais il arrive parfois que certaines personnes y voient une mise à distance. Agir au cas par cas.

* Respecter le courrier du Résident: ne pas découper le timbre de la carte postale qui lui est adressée, sans lui en demander l'autorisation.

* Ne pas laisser une personne âgée au stade de fin de vie, seule face à la mort; l'accompagner jusqu'au dernier souffle de vie, en la sécurisant par la parole, le toucher; en essayant de décrypter ses messages éventuels, ses appels à l'aide.

"Je veux que mon fils soit près de moi" par exemple, demande de contacter celui-ci, même s'il n'est jamais venu la voir durant son séjour dans l'établissement.

Ecouter sa demande et respecter son choix.

Je pense à cette femme en fin de vie, sereine, qui demande que son neveu (dont les parents étaient morts pendant la guerre avait-elle toujours dit) vienne à son chevet. Avant que ses yeux ne se ferment à jamais elle avoue dans un élan de tendresse, à son soi-disant neveu qu'elle est sa maman, mère célibataire. Elle partait en paix.

* Lors du décès d'un Résident, attendre que celui-ci soit "sorti" de l'institution et que la famille éprouvée se soit recueillie une dernière fois dans la chambre, avant de tout enlever pour "faire le départ" (hygiène).

* Importance de la toilette mortuaire: lors de la toilette mortuaire respecter les

habitudes de vie de la personne défunte. Rasage, coiffure sont de mise.

Préparer la personne décédée comme une personne, un être à part entière, sans vie terrestre certes, mais ici et maintenant.

Ma maman que j'ai accompagnée jusqu'au bout de sa vie appréciait l'élégance vestimentaire mais ne se maquillait jamais. Lors de son décès j'ai respecté ses choix. Après la toilette que j'ai effectuée avec l'aide d'une infirmière, maman nous donnait l'impression de reposer paisiblement.

Le Directeur des Pompes Funèbres m'a demandé ensuite de le laisser seul pour poser la rampe froide.

La colère m'a envahie lorsque, m'approchant de maman, je ne l'ai plus reconnue: ses joues sont gonflées, ses yeux maquillés de bleu, ses lèvres teintées de rose cyclamen, son nez transformé, ses cheveux coiffés vers l'avant comme ceux d'une petite fille... La colère en moi déclenchée est plus forte encore chez mes filles, outrées qu'on ait pu "agresser de la sorte mamie".

J'ai pris un gant de toilette et j'ai démaquillé ma maman.

* Respecter le mort: respecter les rituels religieux du Résident, c'est respecter ses croyances.

La tolérance religieuse c'est reconnaître et respecter la croyance et les pratiques qui en découlent, sans déranger.

La critique des pratiques religieuses met à jour notre incapacité de tolérance face à ce que nous ne connaissons pas.

A la suite du décès d'une catholique orthodoxe (chez qui il ne fallait pas croiser les mains mais croiser les bras sur le thorax, ce qui nous a valu une réflexion du pape), nous avons répertorié les grandes lignes des différentes pratiques religieuses, afin de former les soignants à accompagner la différence culturelle.

Il convient toutefois de ne pas valider des croyances, religieuses ou autres, qui ne respectent pas "la charte des droits de l'homme" ou qui sont dangereuses pour la santé des pratiquants.

C'est le cas de pratiques qui encouragent les gens à s'autodétruire ou à subir un rituel dangereux comme preuve de leur foi; qui permettent l'abus physique et ou psychologique des enfants; qui prêchent la haine des autres sur la base du sexe, de la nationalité, de la race, de la religion, de l'âge, des capacités, etc.

* Violences par omission.

- Une dame reçoit une fleur pour la fête des mères. Cette fleur a fait resurgir le passé et le drame de sa vie : n'avoir jamais eu d'enfant.

- Fêter l'anniversaire ? Prudence. Cette pratique qui jadis prenait fin à 21 ans - âge de la majorité - a débordé dans les trente dernières années. Or l'anniversaire est un rappel douloureux que la mort approche.

* Par conduite d'habitude, nous mettons les membres supérieurs d'une personne alitée qui ne peut se mouvoir seule, par-dessus les draps. De quel droit? Nous l'empêchons de se toucher, de conserver et de réactiver sa sensualité.

Laissons-lui toucher son propre corps pour se le réapproprier, si elle le désire.

Avons-nous pensé qu'elle peut avoir froid?

Qui d'entre vous ne se met pas au lit enfoui sous les draps ?

* Nier ou se moquer de la sexualité chez la personne âgée est un acte de violence.

Certaines personnes âgées sont victimes de brimades quand elles expriment leurs sentiments verbalement ou par gestes, vis-à-vis d'un autre pensionnaire. Le personnel a trop souvent tendance à ironiser ou à s'offusquer comme si la sexualité ne devait plus exister à partir d'un certain âge. Lequel ?

En particulier, un soignant qui aura été agressé sexuellement ou par gestes dans sa vie, posera un tabou sur le sexe.

Violence aussi lorsqu'on juge ou interdit à une personne de se caresser dans son lieu privé.

* Respecter l'autre et l'aimer tel qu'il est, sans le juger. Ne cherchons pas à juger un comportement mais à lui donner un sens. Soyons congruents, à l'écoute de l'autre, et osons exprimer nos ressentis, sans accuser

l'autre. Chacun est seul responsable du sens de sa vie.

De la violence psychologique

Elle se traduit par toutes les formes d'abus consistant à retirer à la personne âgée son pouvoir de décision.

* Cela commence par le ton de la voix : autoritaire ou cassante, elle agresse. Noter que donner un ordre et exposer une consigne n'est pas la même chose car l'ordre exige alors que la consigne sollicite la participation.

* S'adresser à la personne avec des cris de reproche, en la tutoyant sans qu'elle l'ait demandé, ou bien en l'infantilisant ("T'as encore fait pipi") est une culpabilisation de la perte d'autonomie.

* Dans la soignante, la personne âgée risque de projeter l'image de "sa petite fille".

Lui dire avec gentillesse qui vous êtes et ne pas la traiter de "démence". Ouvrir une discussion sur sa petite fille si cela est possible et observer son comportement.

Cette situation est parfois inversée. Cette personne âgée face à moi reflète l'image de mon grand-père affectueux ou de mon père autoritaire. Il me faut apprendre à mettre mes propres "barrières", car par effet en miroir, cela peut m'entraîner à avoir des réactions agressives.

Négligence dans les soins et abus de faiblesse sont autant de violences

* Ne pas raser lors de la toilette.

* Faire manger deux personnes à la fois.

* Maquiller une personne qui ne se maquille jamais. Imposer le maquillage à la personne âgée implique notre désir, notre besoin futur, lorsque nous aussi nous serons "vieilles". C'est la peur de la vieillesse qui nous fait agir ainsi.

* Le médecin désire voir l'escarre sacrée de laquelle émane une odeur forte, nauséabonde. Le médecin entre dans la chambre en s'exclamant "Ça pue" et va ouvrir la fenêtre.

Comment la personne âgée a-t-elle reçu cette violence: "Je suis une pestiférée et elle se moque de savoir si j'ai froid".

* Changer de programme de télévision sans l'avis de la Résidente.

* Ne pas respecter le choix d'emplacement de ses bibelots.

* Répondre à sa place.

* Tirer les fauteuils (il y a des cas particuliers) sans expliquer pourquoi.

* Ne s'occuper que de la personne capable de s'exprimer verbalement et délaisser celle qui ne peut dire... est une violence courante !

* Pour une personne aveugle ne pas mentionner les mets que nous lui donnons à manger.

Nommer les plats et lui demander si cela correspond à ses goûts.

* Une ancienne institutrice qui fut jadis insultée par deux élèves de couleur ne supporte pas qu'un soignant maghrébin l'approche : cris, hurlements, raidissement du corps, agression s'ensuivent.

Il y aura une double violence si ce soignant ne veut rien comprendre et oblige la personne à se plier à ses ordres. Cela se traduira par une prise de force... et des "bleus" sur les bras et avant-bras...

* Mettre systématiquement une couche à l'entrée en institution sans se préoccuper de savoir si la personne pourrait bénéficier d'une rééducation sphinctérienne.

Souvent des personnes sont "garnies" d'une couche et lorsqu'elles demandent d'aller aux toilettes on entend le soignant répondre "Vous avez la couche".

Des violences à l'image de soi...

Elles consistent à infliger sciemment ou non, des souffrances corporelles ou d'interdire l'accès à des soins de santé de qualité pour... gagner du temps.

* Commencer la toilette par des zones intimes.

La main est la première partie du corps que l'on touche pour se saluer dans la vie sociale. Commencer donc la toilette par la main et si possible droite pour un droitier, gauche pour un gaucher.

* Escamoter un soin de bouche.

Le visage reflète l'identité et est une des parties intimes.

La bouche, c'est ma maison. Comment rentre-t-on dans une maison ? On frappe avant d'entrer, pour avertir: effleurer les joues, les lèvres et avoir le sentiment d'être acceptée à entrer le doigt ganté (comateux) ou gaze sur pince dans la bouche.

* Attribuer la toilette en fonction du sexe du soignant c'est respecter le vécu de la personne.

Une personne âgée agressée verbalement et gestuellement par un homme dans son passé doit être respectée : ce sera un soignant de sexe féminin qui prendra soin de cette personne. Si c'est un homme la blessure ancienne va se rouvrir et la personne manifestera sa colère en criant, agressant, etc...

* Une infirmière donne à manger du chou-fleur écrasé à la fourchette, à un homme âgé. Il toussote au moment où la diététicienne passe. . .

Lors de la réunion du lundi avec médecin, soignant, interne et diététicienne la décision prise est celle-ci : pose d'une sonde gastrique. Malgré les réticences certaines de quelques soignants offusqués, la sonde est mise en place.

La personne ne vit que par la sonde, plus de plaisir à déguster, à sentir, à mâcher, plus de réminiscences de repas de fête, etc... La décision est à rediscuter en équipe.

* Ne donnons pas du mixé pour aller plus vite...

Le repas mixé est caloriquement riche, mais il est pauvre sous l'aspect sensoriel, gustatif. La personne âgée perd la notion de la couleur, de l'odeur, de la texture des mets et, plus grave encore, elle perd la notion de plaisir. Or le plaisir est aussi un antidote de la douleur.

* Forcer une personne à manger, insister avec la cuillère à tel point que sa lèvre inférieure ou ses gencives sont blessées.

* Le "gavage" fait violence, en dehors de quelques situations ponctuelles ou il faut passer un cap.

* Asperger le corps du malade d'eau de Cologne pour ôter une odeur corporelle... violence car chacun a sa propre odeur... et de plus, l'alcool contenu dans l'eau de Cologne dégraisse et déshydrate l'épiderme.

La violence matérielle, architecturale

* Les WC situés à 10 cm du mur... Impossibilité d'installer la personne âgée impotente sur les toilettes sans violence, pas de place pour faire une manutention correcte. Pour éviter cette violence, réactualisation des seaux hygiéniques dans des locaux neufs...

* Priver la personne âgée de sortie faute de stores pour leur offrir une protection contre le soleil d'été. Impossibilité de manger dehors.

* Interdire toute une journée à la personne âgée d'occuper "le salon" (qui est "son" salon) à sa guise, où elle a plaisir à regarder la télévision avec les autres Résidents... pour "prêter" cette salle pour une réunion administrative, est une violence délibérée.

Comment vous sentiriez-vous si je vous ordonnais ceci : "Sortez de votre salon, il nous est nécessaire pour rassembler des gens et nous l'occuperons pour la journée. Quand à vous, je vous demande d'être discret". N'auriez-vous pas de l'amertume ?

C'est une violence ressentie, reçue, récemment par les personnes âgées, les familles et moi-même, qui justifie cet exemple.

Des violences sociales

Elles se caractérisent par le fait "d'ignorer" la présence de la personne lors des soins, de la priver de toute action, de tout rôle social, sous prétexte qu'elle est trop vieille.

* Le statut social se trouve diminué du fait:

- que le choix de rentrer en institution a été respecté ou non.

- du niveau de dépendance qui les oblige à s'adapter à des horaires de toilette, de repas (durée), de lever, de coucher.

Pour défendre son identité la personne âgée va dénigrer le présent, se raccrocher au passé en se remémorant des souvenirs heureux, collectionne des objets

Par exemple, la personne qui a gardé le souvenir de restrictions pendant la dernière guerre va garder le pain non consommé dans la poche; respecter ce choix. C'est son histoire. Le pain a une valeur symbolique pour elle.

* Respect du territoire, la chambre. Ne pas changer la personne de chambre sans son accord, ou pour faire plaisir à une famille qui demande une chambre seule. . . et qui a des relations sociales, politiques ou administratives.

* Respecter son intimité.
- Toilette faite porte ouverte ou en présence d'autres personnes (Résident errant ou visite).

- Mettre sur le seau hygiénique alors que son compagnon de chambre est dans la pièce.

- Résident qu'on empêche de se rendre utile en accompagnant un autre Résident dans sa chambre, en voulant couper la viande de celui qui, à table, se trouve à ses côtés.

Mais aussi, la violence thérapeutique

Un patient très angoissé en raison de la douleur va provoquer chez le soignant ou chez un proche une tension, de l'angoisse, que le patient ressentira et qui rejailliront sur lui.

Nous devons maîtriser nos affects pour ne pas renvoyer au patient une tension en retour qui va accentuer sa douleur.

Même si on ne communique pas par la parole, notre attitude corporelle, nos mimiques vont transmettre notre ressenti. La personne âgée va l'analyser intuitivement.

Par la parole le mensonge peut exister; par notre attitude corporelle qui exprime l'émotion vraie de notre être, non. Le corps ne ment pas.

* Prendre en compte les troubles du comportement dus à la douleur: agressivité, agitation, confusion, indifférence, régression, syndrome de glissement. Mimiques dues à la douleur: traits grimaçants, tirés, atones; regard fixe, absent, larmes. Plaintes

somatiques: parole, gestes, cris, pleurs, gémissements.

* Pour éviter toute violence, mobiliser avec douceur, placer la personne âgée en position antalgique, l'avertir de l'action qui va être amorcée et la partie du corps qui sera sollicitée.

* La "surdité du cœur" du médecin qui "n'entend" pas ce qu'on lui dit sur la douleur exprimée par le Résident et ne prescrit pas de sédatif.

* Une personne qui demande à boire et qui n'est pas écoutée, devant laquelle nous faisons comme si nous n'avions pas entendu.. .

La personne "meurt" de soif et la violence retentit sur la famille qui a placé la personne dans cette institution...

* L'acharnement thérapeutique qui devient futile.. .

- dont le bénéfice ne peut être apprécié par le malade lui-même;
- qui ne peut pas prolonger la vie;
- qui permet de prolonger une vie en quantité (pour un temps très court) mais de pauvre qualité;
- qui ne s'est pas traduit par un succès lors d'une précédente application.

* La personne âgée a le droit à la liberté personnelle, à l'information sur tout ce qu'elle peut comprendre et à l'expression d'un consentement éclairé aux soins et techniques thérapeutiques ainsi qu'à leurs conséquences envisageables.

Il y a violence lorsque la personne âgée ne vit pas dans une ambiance de totale vérité.

Celle-ci permet à la famille, à l'équipe soignante et à la personne âgée de partager les doutes, les espoirs et les peines sans chercher continuellement le "mensonge sacré" qui n'améliore guère le climat dans cette période de vie.

* La personne âgée refuse de prendre des médicaments ? Pourquoi la forcer ?

Au contraire, lui donner ce droit en lui expliquant le danger auquel elle peut être

confrontée et dont elle devra assumer la responsabilité.

Par la suite, refuser de lui donner le traitement si elle se rend compte d'une erreur dans son choix est aussi une violence : elle a le droit de changer d'avis.

* Attacher la personne âgée : de ce fait elle ne peut plus aller vers ce qu'elle désire.

Comment réagirions-nous si on nous imposait de rester assis des heures et des heures dans la même position, avec la peur de mourir si un incendie se déclarait par exemple, ou la peur de nous ankyloser, nous paralyser.

* Prendre soin de la personne, c'est l'accompagner, la guider sur son chemin de vie sans la précéder, sans la suivre, mais en marchant à ses côtés.

Notre soutien, notre écoute symbolise la canne qui lui permet d'être en équilibre, d'exister.

Conclusion

Les violences que nous pouvons infliger à l'autre dans notre façon d'agir, demandent une remise en question.

Notre attitude est pourtant, pour nous, "normale". Elle est la résultante de ce que nous avons acquis lors de notre éducation: croyances reçues du noyau familial, expériences vécues, culture.

Aussi pour certains soignants leurs actes ne véhiculent pas de violence puisqu'ils sont un comportement en harmonie avec leurs "normes".

Selon ce que nous héritons de nos parents, amis, éducateurs et de l'environnement social, nous nous réalisons dans une vie "unique", avec nos comportements, nos réactions, observables par des tiers. C'est notre cerveau qui nous fait réagir selon nos connaissances (notre propre connaissance), selon notre peur de perdre notre place dans cette société ici et maintenant, selon notre affectivité car nous sommes avant tout des êtres d'émotions.

Apprenons à nous interroger, à changer nos habitudes, nos attitudes et nos comportements pour faire évoluer notre savoir-être: qui sommes-nous, comment

réagissons-nous, pourquoi agissons-nous ainsi ?

Apprenons à être plus humain, à offrir des gestes qui transmettent la douceur, la tendresse, dans le respect et la transparence. Apprenons à accepter l'autre, existant en tant que personne choisissant son chemin de vie.

Exister c'est sortir de la définition dans laquelle l'autre, les autres tentent le plus souvent avec amour ou violence de nous enfermer.

Exister c'est prendre en charge la satisfaction de nos propres besoins, la réalisation (ou le renoncement) de nos désirs: structurer notre vie.

Exister veut dire ne plus dépendre de la réponse de l'autre, de son bon vouloir ou de ses refus pour accéder à la satisfaction ou rester emprisonné dans la frustration.

De tels propos dérangeant, irritent, déclenchent beaucoup de résistances car ils bousculent des siècles de conditionnement, d'éducation et se heurtent au système relationnel dominant. Or, qui dit résistances dit violences à soi...

Ce qui permet de conclure qu'il convient de bien soigner pour ne pas soi nier.

Monique Zambon
Aide-soignante en Unité de Soins de Longue
Durée -Mazame

"LABYRINTHE" est édité par
L'ASSOCIATION SIMONNE RAMAIN INTERNATIONALE (ASRI)
92bis, Bd du Montparnasse - 75014 PARIS

La revue publie des contributions originales.
Le contenu d'un article n'engage que son auteur.
Toute reproduction, même partielle, est interdite,
sauf autorisation du Comité de Rédaction.

Directeur de la Publication : Michel BESSON
COMITE DE REDACTION : André BEGUET, Marie-Hélène DEVAUX.

I.S.S.N. : 0988 - 2294 - Imprimé par nos soins - Dépôt légal à parution.